



## **RÉFLEXIONS FINALES**

# **F**rançois EWALD

François EWALD sociologue et philosophe, Professeur au Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM).

## **Réflexions finales**



**J**e remercie Monsieur le Président et Dominique Jolly de m'avoir invité à cette réunion, qui porte sur des sujets fort intéressants. J'ai travaillé dix ans dans ces locaux en tant qu'assistant de Michel Foucault, qui est assez incontournable sur ces questions, même s'il est peu cité, sauf succinctement par Monsieur Folscheid. Je rappellerai quelques propositions de son corpus en guise de résumé.

Dans un texte célèbre assez critiqué, Foucault se pose la question suivante : « *Qu'importe qui parle ?* », en reprenant une formule de Beckett, qu'il avait utilisé lors de sa leçon inaugurale dans ces locaux, et en se demandant dans quel discours sa propre parole se trouvait inscrite au moment même où il pense l'énoncer en son nom propre. Nous avons vu comment ce débat science/société est extrêmement construit et formaté. Accepter de rentrer dans ce débat demande à prendre, et le mot est dit sans malignité, quelques précautions.

Demandons-nous qui a construit cette opposition que nous considérons comme une évidence. Les nombreux sondages ne font finalement que nous la confirmer. Le fait que les scientifiques acceptent d'inscrire leur réflexion dans cette opposition en dit long sur leur mauvaise conscience. Mais il

importe de connaître la raison de cette mauvaise conscience et de comprendre pourquoi la valeur de leur propre travail n'est plus évidente pour eux.

Beaucoup d'éléments, notamment dans l'exposé de Monsieur Folscheid, sont très utiles pour s'interroger sur la signification de l'emploi d'un mot comme LA science. Que signifie l'emploi de ce que beaucoup appellent les universaux ? Est-ce que ces universaux (LA science, LE citoyen, LA société) existent ? Faut-il les détruire pour savoir ce qui se cache derrière ? Faisons attention à ne pas nous inscrire, pour parler sérieusement de ce sujet, dans un langage qui n'est pas le nôtre. C'est le « on » de Dominique Folscheid. Ce n'est pas celui de la technoscience, mais de la manière dont on parle aujourd'hui de la science comme d'une évidence. Je suis assez divisé là-dessus, car j'expérimente deux évolutions contradictoires.

- D'un côté, le discours social est entièrement traversé par le discours scientifique et on ne peut donc absolument pas parler d'un divorce entre la science et la société. Les problèmes d'environnement sont notamment abordés avec des arguments scientifiques, quelle que soit leur exactitude, comme le montre l'exemple du pro-

fesseur Belpomme, dont nous avons parlé au sujet des risques de cancers. Le discours scientifique est partout et est notre langage commun : la contestation de la science se fait dans le langage même de la science. Il y a divorce sur des pratiques et des manières de la science mais la science ne nous est pas devenue étrangère.

- D'un autre côté, nous constatons, en participant à certaines controverses scientifiques, que les Français, d'une façon très profonde, à travers la manifestation d'affects radicaux, se détournent de cette histoire, qui est aussi la leur. On citait tout à l'heure Descartes, mais, pour beaucoup de Français, et cela s'exprime dans les débats politiques, nous ne sommes plus dans une période des Lumières, mais de contre Lumières. Ce constat se retrouve à un niveau populaire, comme le montre la force des débats anti-OGM, mais aussi chez des personnes cultivées, car il faut aujourd'hui être antimoderne pour avoir du succès.

Ces contestations, qui ne sont pas suffisamment relevées aujourd'hui, ne sont pas nouvelles ; l'histoire de la science n'a jamais été une histoire pacifique, même si la vision sociologique actuelle fait disparaître les éléments polémiques. La science est aujourd'hui le terrain d'une bataille très profonde qui a notamment déjà eu lieu au 18<sup>e</sup> siècle. Le rousseauisme a dominé sous la révolution française, jusqu'à Thermidor, et c'est vrai, Dominique Folscheid, que Condorcet en est mort. Son testament, *Esquisse d'un tableau*

*historique des progrès de l'esprit humain*, a été proscrit par Robespierre qui développait la thèse que les sciences, considérées d'un point de vue rousseauiste, étaient une dépravation de l'humanité et qu'il fallait, pour régénérer l'homme et lui faire retrouver sa nature, proscrire les savants, détruire leurs monuments ou au minimum les vendre, et promouvoir le vandalisme comme un acte révolutionnaire.

J'appartiens à une institution, le CNAM, qui est précisément née de la mort de Robespierre, puisque le CNAM, comme l'École Polytechnique, le Louvre ou l'École Normale Supérieure, ont été créés immédiatement après sa chute, et sont donc inscrits profondément dans l'histoire. Non seulement les sciences, mais la vision qu'on a de la science, expriment la vision qu'on a de la société.

La première thèse de Condorcet dans *L'esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* est la suivante : ce qui fait de la révolution française un événement important dans l'histoire de l'humanité est son importance dans l'histoire des sciences. Qui comprend aujourd'hui que ce qui peut faire la valeur d'un événement politique est sa valeur dans l'histoire des sciences ? La révolution française a une valeur parce qu'elle est comparable à l'invention de l'imprimerie ou à une grande découverte scientifique.

La raison tient à la liberté : la science permet et produit un homme libre. Ce qui est étonnant aujourd'hui, c'est l'oubli, et ce débat y participe et en même temps le refuse. On a oublié ce que représente la science dans notre histoire. Prenons un exemple singulier : l'École Polytechnique a été créée suivant la doctrine républicaine de Condorcet, qui inscrit dans le contrat républicain un rapport essentiel à la science, autrement dit la République ne peut être pensée sans activité scientifique. Or la philosophie à l'École Polytechnique est aujourd'hui enseignée par deux philosophes se revendiquant fondamentalement anti-modernes. Quand une telle institution, chargée de porter certaines valeurs, se donne comme expression de sa philosophie ceux même qui vivent de la dénonciation de la philosophie qui a fait naître l'institution, on se demande quel aimant aimante nos boussoles intellectuelles, en tout cas celle des généraux puisque c'est une institution militaire.

Pour résumer, d'un côté se trouve cette universalité du discours scientifique et d'un autre côté on constate un affect qui s'est détourné de cette histoire, et ce détournement dont nous sommes contemporains n'est pas le premier. Cette bataille analogue à la nôtre a pris un tour sanglant dans le passé, et nous commençons aujourd'hui à percevoir une semblable évolution : le week-end dernier, un agriculteur a commencé à défendre sa propriété en risquant de faire le premier mort de cette bataille. Nous sommes à la veille d'actes de vandalisme encore plus

violents, qui auront des conséquences très graves. Un participant a notamment évoqué l'agressivité ressentie au sujet des nanosciences. Cette bataille est extrêmement profonde et n'a pas fini de nous travailler : au 18<sup>e</sup> siècle, elle a duré 50 ans, de 1750 à 1794, et a connu d'autres péripéties au 19<sup>e</sup>. Le recul historique est utile pour bien la comprendre.

Les conditions de cette bataille sont très singulières : elle est rendue possible par le succès même de l'activité scientifique et son universalisation, qui entraîne des aspects angoissants. Le fait même que la science soit devenue une institution sociale aussi importante, selon la doctrine européenne de l'économie et de la société de la connaissance, revient à renforcer son rôle, mais aussi à l'exposer et à lui interdire de se prétendre comme neutre ou indépendante, puisqu'elle est intégrée dans un projet de société : on ne peut pas à la fois prétendre faire partie de la société et s'y soustraire. L'inscription même de la science dans ce type de discours l'expose à un débat, à une bataille sociale sur l'appropriation de cette société et la prise de ce pouvoir.

Il y a deux terrains pour cette bataille : le langage scientifique et l'autre. J'ai par exemple entendu, à Clermont-Ferrand ou à Montluçon, dans un de ces nombreux débats de démocratie participative dont on nous annonce la prolifération prochaine, que si tout le monde avait un jardin potager, il n'y aurait plus de faim dans le monde.



Quand la science sert en quelque sorte de terrain de bataille, la bataille consiste à avoir le pouvoir dans ce développement, à prendre le pouvoir dans la société de la connaissance. Tout l'enjeu de ces organisations, très particulières et aux buts flous, et non pas des citoyens évidemment, qui mènent cette bataille, est de contrôler le travail du savant.

On arrive à cette idée partagée désormais par certains scientifiques, comme évoqué, que l'éthique et l'usage des sciences doivent être séparés du savant et mis sous contrôle social. Or c'est justement l'activité scientifique, dont je rappelle la mythologie avec Condorcet, qui doit nous libérer de ces relations. Cette bataille actuelle est très importante puisque, quand on dit que l'éthique n'est plus l'éthique des sciences, contrairement à la thèse puissante de Jean Bernard à la tête du comité d'éthique en 1983, cela revient à prendre le pouvoir sur le savant.

Le terrain de bataille est aussi partagé entre un monde économique et un monde non-économique, mais la science se retrouve dans ces deux mondes si bien qu'elle est précisément le terrain de cette bataille.

Il y a des moyens pour réintroduire le goût des sciences. Le cafouillage entre des organismes de recherche et le pouvoir politique, comme le manque de visibilité d'un jeune sur son avenir en tant que scientifique, tels que décrits ce matin, augmentent les incertitudes. Or, dans notre société, les gens cherchent aujourd'hui à anticiper.

C'est par exemple ce que nous faisons tous avec les retraites : les régimes collectifs ne nous assureront pas le taux de remplacement espéré et il faut donc commencer à épargner en vue de nos 65 ou 70 ans. Les jeunes sont dans cette situation difficile, et il faut donc, pour exercer le métier scientifique, une véritable vocation, comme aurait pu dire le Père Arnould.

Je voudrais terminer en évoquant deux points.

Concernant Descartes, je partage l'avis de Dominique Folscheid sur le fait que les sondages montrent que le cartésianisme est profondément ancré chez les Français, mais on peut aussi considérer que l'arbre de la science est incomplet parce que l'homme résiste à son objectivation scientifique ; Descartes propose alors une morale par provision, qui est une traduction possible du Vorsorge allemand, c'est à dire par précaution ou par anticipation. On trouve chez Descartes à la fois l'aspect des idées claires et distinctes, c'est-à-dire les conditions grâce auxquelles j'ai un jugement sûr, mais aussi le fait que la condition de ces jugements sûrs s'étend sur une sphère toujours limitée : celle des connaissances et de la science, et la sphère de l'action échappe et ne doit pas être sous la juridiction du jugement vrai. Elle est sous un autre régime de valeurs que sont les jugements justes, adaptés, précisément ceux qu'on prend avec une base de connaissances, en même temps qu'avec une base de probabilités. On

pourra se référer à la partie du *Discours de la méthode* apprise en terminale évoquant l'homme perdu dans la forêt.

Je termine par ce en quoi je m'oppose à Dominique Folscheid. Le problème pour nous est de sortir du nihilisme, parce que parler de Gestell, de beau, des technosciences, aboutit à introduire une extraordinaire dévalorisation de la science, et il faut faire de la philosophie des sciences. On relira à ce sujet *Le nouvel esprit scientifique* et *La philosophie du beau*, de Bachelard. En France, en philosophie, on ne pouvait pas se passer d'épistémologie, de logique et d'histoire des sciences. Je crois que la valeur de la science, qu'on a évoquée en parlant de culture, est dans la forme de jugement, de pensée, que la science produit, moins que dans ses résultats. C'est une forme de civilisation et une manière de se construire soi-même qui ont des conséquences sur la manière de juger les autres et soi-même. C'est la première dimension et la plus intéressante. Parce que dans l'histoire des hommes, et je suis peu progressiste et me fais l'écho à la fois de Voltaire et de Freud, qui, dans *Malaise*

*dans la civilisation*, prétend que le rapport de l'homme à la nature est un rapport asymétrique au profit de la nature, la culture se construit comme un instrument de défense contre la nature. Freud a considéré, à la fin des années 30, que la bataille issue de cette asymétrie n'était pas terminée. Or depuis les sociologues allemands ont affirmé que les instruments créés pour nous défendre contre la nature sont ceux mêmes qui nous rendent vulnérables. C'est la thèse de Beck dans *La société du risque*. Or notre avenir consiste-t-il vraiment à nous rendre plus vulnérables, en nous libérant des instruments que nous avons patiemment construits pour établir un rapport plus équilibré à la nature ? L'histoire de la science est justement l'histoire de ces ruses, de cette forme d'intelligence, de ces constructions, à travers lesquelles, dans une connaissance toujours imparfaite, nous arrivons à ne pas trop subir et à être un peu plus libres.

J'ai commencé avec Condorcet et les libertés, je termine avec Freud et la liberté, et ce qu'il dit être les maux de la culture : un peu de contrainte et de désagrément.

**François EWALD**

*Sociologue, Philosophe,  
Professeur au Centre National des Arts  
et Métiers (CNAM)*